



INCONSTANCE DE L'HOMME (*)

(A MARI-CLAIRE)

Quand pour complaire à la femme coupable
Adam lui-même eut péché contre Dieu,
Il dut quitter le jardin délectable
En lui disant un éternel adieu.
Sans adresser à sa pauvre compagne
Le moindre mot de reproche et d'aigreur,
Il s'enfonça dans l'immense campagne
Qui devant lui déroulait son horreur.
Eve craintive, Eve la pécheresse
Tenait clouée au sol ses deux beaux yeux,
Le cœur rempli d'une morne tristesse
Et la douleur sur son front soucieux.
Elle suivait, morne et désespérée,
Son noble époux le front haut, l'œil en feu,
Puis s'affaissant dans sa course navrée,
Elle dit : "Frappe, ah ! frappe-moi, mon Dieu !"
Alors Adam se tournant vers la femme :
Pourquoi gémir, pourquoi te désoler,
Eve, dit-il, épouse de mon âme,
Lorsque je t'aime et veux te consoler ?....

Puisque c'est là ce qu'on nomme inconstance
Il te fautrait homme, te repentir
De ta noblesse, en faire pénitence....
Sans toutefois t'en départir !

Du premier homme et de sa tentatrice,
L'histoire hélas ! est celle de nous tous :
Au moindre sursaut et sur un seul caprice
La femme trouve un homme à ses genoux.
N'est-ce pas trop de tant d'obéissance
(Que dis-je là ?) de tant d'aveuglement
Pour voir traiter de perfide inconstance,
Le plus parfait, le plus saint dévouement.

Voilà pourquoi la femme te dit lâche
O fils d'Adam, au lieu de t'applaudir :
Quand de sa main te désignant la tâche,
Vite, elle te voit la remplir.

Ah ! c'est ton sort de te voir méconnaître,
Homme : c'est là celui de la vertu !
Vois cette fleur : "Elle est belle et peut-être
Fera-t-on grâce à sa beauté, dis-tu ?"
Erreur, hélas ! de sa tige on la brise
Et, vain trophée, on s'en pare un instant,
Un seul, et puis on la jette à la brise
Comme un jouet du caprice inconstant.
Oui, sois fidèle, énergique et sincère
En tes vertus, silencieux martyr.
Car il n'est plus de paradis sur terre
La femme hélas ! nous en a fait sortir....

Mais ne dis rien, homme, souffre en silence
Et l'on verra de la femme ou de toi
Lequel, vraiment, a le plus de constance,
Et lequel impose sa loi !....

Germain Brault

LA "MAFIA"

Je n'ai pas l'intention de parler ici du terrible drame de la Nouvelle Orléans. Les gazettes quotidiennes et les journaux d'informations ont dit tout ce que ce sinistre sujet comporte, et le MONDE ILLUSTRÉ a complété leurs récits par des croquis pris sur les lieux mêmes.

Toutes les feuilles américaines ont disserté et dissertent encore longtemps sur le point de savoir si oui ou non ce massacre était légitime, mais aucune n'a donné d'indications précises sur la constitution de cette trop célèbre "Mafia", dont on parle tant et que l'on connaît si peu. Je vais réparer cet oubli, ou cette négligence, en faisant le rapide historique de la formation de cette société de bandits, non en fantaisiste, mais en historien, si (toutefois) mes lecteurs ne trouvent pas cette qualification trop ambitieuse.

(*) Voir l'article "A Benjamin," dans le MONDE ILLUSTRÉ, No 357, page 703.

La redoutable association qui a décrété la mort de l'infortuné Hennessy, et de tant d'autres, tire son nom d'un brigand italien nommé Mafia, qui vivait il y a près de cent ans. Sachant qu'il n'échapperait pas à la mort ignominieuse des assassins s'il était pris, Mafia recruta des larrons de son espèce, leur imposa des lois et une discipline terribles, et s'abrita avec sa troupe dans les maquis de la Sicile. Fra Diavolo est la personnification exagérée poétisée de Mafia et de ses successeurs. Ces voleurs de grands chemins ont fait souche, et, chose presque incroyable à la fin du XIX^e siècle, ils ont des descendants et des imitateurs dans presque tous les pays, mais surtout en Amérique. Cette société se compose presque exclusivement de Siciliens et n'accepte guère comme membres que les faussaires et les assassins.

Signor Raffio, consul italien à New-York, est l'autorité sur laquelle je m'appuie pour dire que la première notion que l'on ait eu de l'existence de la "Mafia" remonte au commencement du siècle. A cette époque vivait à Silini, ville de Sicile, une riche et honorable famille, du nom de Giovanni, composée de neuf personnes. Cette famille fut condamnée par la "Mafia", et elle fut exterminée en l'espace de neuf semaines. Le père fut le premier assassiné : on le trouva, un coup de stylet au cœur, sur le seuil même de sa maison. Huit jours après vint le tour de la mère qui fut trouvée au même endroit, portant la même blessure. L'autorité échoua dans ses investigations et, malgré une surveillance incessante, on ramassait, huit jours après ce second meurtre, le corps du fils aîné à la place où l'on avait tué ses parents. Les autres suivirent, de semaine en semaine, par ordre de primogéniture, jusqu'à l'anéantissement de la famille. Un gredin nommé Sipoli, soupçonné d'avoir participé à ces assassinats, fut arrêté et emprisonné. C'est à lui que l'on doit les premières révélations sur l'existence de la "Mafia". Il déclara que la famille Giovanni avait encouru la haine de la société en livrant à la justice un criminel "Mafioso". Plusieurs témoins à charge dans ce procès furent plus tard poignardés par la "Mafia". Le gouvernement, enfin éclairé sur la nature et l'organisation de cette bande, prit des mesures énergiques pour l'écraser. Ce fut en vain, les "Mafiosi" furent presque toujours insaisissables.

Un officier de la police Milanaise découvrit en 1868 un signe auquel on pouvait reconnaître les membres de la "Mafia". C'était une petite cicatrice près de l'oreille gauche, obtenue probablement par la brûlure d'une cigarette. Un certain nombre de criminels arrêtés sur cet indice révélateur furent exécutés. La société changea alors son signe de reconnaissance et, un an après, l'officier de police milanais recevait le prix de sa découverte : un coup de stylet au cœur.

Il y a quelques années, un Sicilien nommé Vincenzo Anditi, voulant exercer une vengeance, incendia une maison dans les environs de la Nouvelle Orléans. Il fut pris et condamné à plusieurs années de pénitencier. Il profita de son séjour en prison pour organiser parmi ses co-détenus une branche de la "Mafia". Dès qu'il fut libéré, il se rendit à Chicago où il se fit cabaretier. Ayant des griefs contre un de ses compatriotes qui avait refusé d'entrer dans sa bande, il l'attira chez lui un soir et le poignarda. Après ce meurtre lâche, il alla habiter New York où il vécut de la vente des fruits. Grâce à son activité, ou à ses rapines, son commerce prospéra et il put bientôt ouvrir boutique à son compte. Mais les membres de la "Mafia", les "Mafiosi", ont horreur, d'instinct, de tout ce qui est honnête et régulier ; Vincenzo Anditi, las de vivre comme un brave homme, mit le feu à son magasin dans le but d'encaisser une forte prime d'assurance. Sa manœuvre échoua, et la déposition d'un compatriote faillit le faire écrouer de nouveau. Vincenzo déclara, *in petto*, vendetta à cet honnête homme et, l'ayant attiré chez lui, il lui coupa la figure d'un coup de rasoir : la balafre partait du front jusqu'au menton.

En 1888, Antonio Flacconio fut assassiné à quelques pas de l'Institut Cooper, à New York. La "Mafia", dont il était membre, l'avait déclaré traître à ses serments. On assure aussi que le meurtre de Carmelle Faraet, trouvé poignardé dans les bois de Staten Island en 1884, doit être égale-

ment mis au compte de la "Mafia". C'est dans le procès relatif à Faraet que Flacconio s'attira la haine des "Mafiosi" en faisant une déposition défavorable à la sinistre bande. Le tribunal de la "Mafia" condamna Flacconio à la peine de mort et confia l'exécution de la sentence aux frères Carlo et Vincenzo Quarrara : le premier fit tomber le condamné dans une embûche et lui perça le cœur d'un coup de stylet (stiletto).

La "Mafia" est une société moderne avec une organisation moyen-âge. Elle est en relations avec la "Camorra" de Naples, une autre association non moins redoutable qui se recrute non-seulement parmi les Italiens, mais aussi parmi les bandits Grecs qui y apportent leurs coutumes et leur traditionnelle passion du meurtre.

Quand un Sicilien croit pouvoir agir seul et se passer de la protection des lois, on peut être sûr que c'est un "Mafioso".

En 1879, un riche propriétaire de Palerme rentrait chez lui en voiture. Au détour d'un chemin six bandits embusqués déchargèrent sur lui leurs carabines. Par un hasard miraculeux aucun coup ne porta et notre homme, cinglant son cheval à tour de bras, était hors d'atteinte lorsque ses agresseurs eurent rechargé leurs armes. Cet étrange voyageur ne se plaignit pas aux autorités, mais, dans l'espace de quelques mois, six cadavres furent trouvés dans les environs de sa demeure : une "Mafia" avait attaqué un "Mafioso" plus fort qu'elle.

Les Siciliens admettent ces crimes. Tout le monde en connaît les auteurs, mais personne ne dit mot. Un guide sicilien disait à un voyageur : "Cette maison-là appartient à un homme respectable, très respectable : l'autre jour il a tué son ennemi ; c'est un des hommes les plus honorables de l'endroit".

Un Sicilien veut vendre sa ferme ; un "capo Mafia" veut l'acheter : personne n'osera surenchérir. Un "Capo Mafia" se présente aux élections municipales : aucun adversaire n'ose se montrer et le "capo Mafia" est invariablement élu à l'unanimité. Il peut avoir commis vingt meurtres ; ses poches peuvent être remplies de fausse monnaie, cela n'y fait rien. Dans cet étrange pays on ne peut même congédier son domestique sans risquer de mécontenter l'invisible "Mafia", et, dame ! quand elle est mécontente, la "Mafia", elle le prouve avec le rasoir ou le stylet !

L'Italie n'a pas la "Mafia" et se défend de l'avoir ; elle règne, dit-elle, en Sicile. Soit. Mais elle a la "Camorra" qui, en apparence détruite ou dispersée, existe cependant occultement et manifeste encore trop souvent son existence et sa puissance. Cette société comprend trois degrés. Un novice s'appelle "Garzone de Malavita" ; le deuxième degré : "Picciotto di Sgarro" et enfin l'initié est le "Camorrista".

Le novice suit comme l'ombre les victimes désignées par le tribunal de la "Camorra", et rapporte au tribunal secret leurs moindres mouvements. Le "Picciotto" est initié aux secrets de l'ordre et en exécute les arrêts pour un maigre salaire que lui compte la "Camorra" ; il vit dans le doux espoir d'obtenir le troisième degré, de trôner parmi les élus, d'obtenir enfin le nom infâme de "Camorrista". Le stage du "Picciotto" est ordinairement long, mais une action d'éclat peut l'abréger beaucoup. Un coup de stylet artistement donné, un long séjour en prison, un faux témoignage victorieux, du succès dans le recrutement, etc., sont autant de titres à l'avancement.

Le code pénal de la "Camorrista" a une supériorité extraordinaire sur tous les codes du monde : il est court, concis, et ne comporte pas une procédure inaccessible à l'entendement de ses tributaires qui sont tous les honnêtes gens. Ce code est composé de deux articles qui n'admettent aucune atténuation. Les voici :

ART. 1^{er}. — Pour une première offense : le *Spreggio*. (C'est une balafre faite au visage au moyen d'un rasoir).

ART. II. — Pour la récidive : le *Collettati*. (Coup de stylet au cœur).

Voilà contre quels monstres les sociétés policiées ont à se défendre.

Cette rapide revue ne suffit-elle pas à expliquer